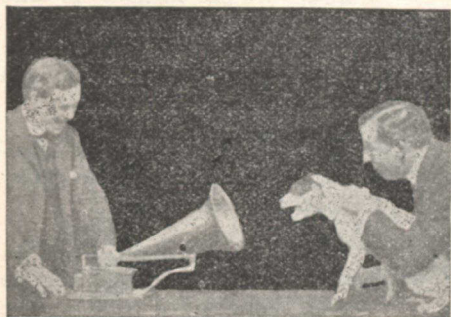
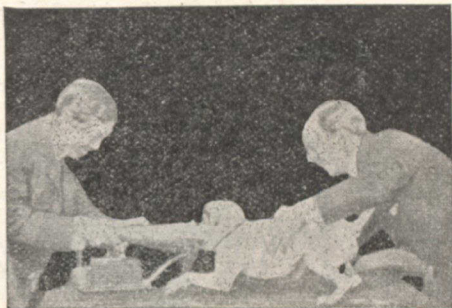


LE CHIEN ET LE GRAM-O-PHONE — (Suite et fin)



V
Maintenant il s'agit d'une bataille entre chien et chat.



VI
Le chien auditeur veut intervenir.

peut agir sur tous les hommes par son théâtre plus efficacement peut-être que par toute autre de ses productions littéraires.

Vivent donc ceux qui partent ou qui vont partir pour aller porter le théâtre français en Amérique !

Lorsque ce sera votre tour, cher Gaston Deschamps, n'espérez pas que, dans un banquet solennel, vous ayez l'occasion, comme notre grand comique, de faire des adieux auxquels ceux de Fontainebleau seuls furent comparables, et que des toasts tels que ceux de "Coq" et de "Cadet" soient échangés, qui, la semaine dernière, nous rappelèrent ceux de l'empereur de Russie et du président de la République à bord du *Portuau*. Ne comptez pas non plus que les reporters vous suivent, d'étape en étape, de votre rue Cassette jusqu'aux quais du Havre, comptant vos malles, inventoriant votre cabine, notant les larmes de votre famille et, — comme dit un poète, — jusqu'à "l'adieu suprême des mouchoirs" de vos amis, lorsque le navire qui vous emportera sera sur le point de disparaître à l'horizon.

C'est que, si vous allez propager là-bas, vous aussi, un peu de l'idéal de France, vous ne l'aurez point, comme les comédiens et tragédiennes, incarné dans votre personne. Vous n'aurez point, je ne sais combien de centaines de fois, devant je ne sais combien de mille spectateurs, porté au milieu du visage, l'appendice héroïque et galant de Cyrano de Bergerac. Et il vous eût été plus impossible encore de figurer à nos yeux cette adorable Princesse Lointaine, après qui tant de Joffroy Rudel soupirent, de l'autre côté de la mer.

Ne vous étonnez donc point si des honneurs non moindres, mais différents, vous sont rendus. Et ne sourions pas, nous, d'en voir rendre de tels aux plus fameux interprètes de nos poètes. Après tout, c'est encore une des trop rares manifestations de notre culte, dans la Religion de l'Art et de la Beauté.

Et puis, comme nos comédiens sont modestes, à côté de ceux d'autrefois ! Rappelez-vous la fable du bon La Fontaine et "Notre serviteur Gille", lequel, dans ses tournées, dit le boniment :

Arrive en trois bateaux, exprès pour nous parler.

Eux, ils se contentent d'un seul. Il est vrai que c'est un transatlantique !

KODAK.

LE SIEGE DE PARIS

Il y a trente ans, à pareille époque, la capitale de la France, assiégée depuis plus de trois mois et finalement bombardée, était à bout de forces. Non pas que ses défenseurs manquassent de courage. Ils étaient prêts à continuer la lutte avec la même énergie désespérée. Malheureusement le plus terrible des fléaux, la famine allait faire sa sinistre apparition. Dès le 20 novembre 1870 il n'y avait plus eu de viande de bœuf et de mouton ; le 15 décembre la ration de viande de cheval avait été fixée à trente grammes ; le 15 janvier, la ration de pain — et d'un pain indigeste, noir, mélangé d'avoine, d'orge ou de riz — avait été réduite de cinq cents à trois cents grammes. Enfin, on savait que la ville n'aurait plus rien à manger pour le trente et un janvier.

Le peuple parisien avait héroïquement enduré toutes les privations. Jamais la bonne humeur ne fit défaut. Dès le début du siège on avait gaiement pris les choses. Paris, croyait-on, était imprenable derrière sa ceinture de forts. Quand la guerre avait éclaté, ces forts étaient peu ou mal armés. Grâce à l'industrie parisienne un nombre suffisant de canons avait été rapidement fabriqué. Il n'y avait guère dans Paris qu'une vingtaine de mille hommes de troupes régulières, 14,000 marins et deux régiments d'infanterie. C'était trop peu pour soutenir l'attaque des armées allemandes. Aussi les Parisiens avaient-ils voulu contribuer personnellement à la défense de leur cité. Comme aux temps héroïques de la Révolution, les enrôlements volontaires permirent de recruter en quelques jours d'innombrables bataillons. Au bout de peu de temps il n'y eut pas à Paris moins de 500,000 hommes en armes, régiments de marche, bataillons de mobiles (au nombre de 90), bataillons de garde nationale (238), corps francs pittoresquement dénommés et costumés. Sans doute ce n'étaient pas là des troupes d'élite, loin de là. Instruites hâtivement, elles manquaient de ce qu'on

appelle aujourd'hui "l'entraînement." Les officiers eux-mêmes n'avaient qu'une pratique insuffisante de leur nouveau métier. Le plus grave défaut de ces troupes improvisées, c'était, il faut bien le dire, le manque de discipline. Tous ces hommes, qui la veille encore vquaient tranquillement aux occupations les plus variées, ne pouvaient pas facilement du jour au lendemain se plier aux règles inflexibles de la discipline militaire. Le Parisien est volontiers frondeur et, pour employer une expression un peu triviale, il aime beaucoup la "blague." Aussi les mobiles de la Seine avaient-ils une assez fâcheuse réputation. On les disait facilement portés à l'insubordination. De même dans la garde nationale il y avait certainement quelques hommes de désordre prêts à profiter de toutes les occasions. Mais c'était là une infime minorité. Tous ces soldats improvisés étaient des gens de cœur prêts à se sacrifier pour la défense de leur patrie. Ils le prouvèrent chaque fois qu'on les mit en présence de l'ennemi. Il ne leur manqua en somme que d'être bien conduits.

Le général Trochu, qui avait la confiance du pays tout entier, n'éprouvait au contraire que de la défiance vis-à-vis des troupes qui s'étaient formées dans Paris. Pour lui, rien n'existait en dehors de l'armée régulière. Ce sentiment l'empêcha de tirer parti de la masse confuse qu'il avait à sa disposition ; il eût dû en extraire sans retard, dès le premier jour, les éléments les plus dociles et les plus vigoureux, les mêler à la ligne, les dresser et les aguerrir. "Cela lui eût permis, comme dit un éminent historien, de harceler les Allemands par des escarmouches quotidiennes, par d'incessantes chicanes et, comme il le disait lui-même, par des coups de boutoir. Pourquoi ne pas troubler, détruire leurs travaux et leurs cantonnements ? Pourquoi ne pas assiéger l'assiégeant, ne pas entreprendre la guerre de tranchées, ne pas s'acheminer vers quelques-unes des positions ennemies, en se couvrant par des ouvrages de terrassement ? Il fit des sorties, mais pour la forme, sans assigner à ces troupes un but précis, sans employer de forces suffisantes, sans s'appliquer à mettre de son côté toutes les chances."

Ceux-ci avaient peu à peu et méthodiquement, resserré le cercle de fer dont ils entouraient Paris.

Les communications avec le dehors devinrent ainsi de plus en plus difficiles, sinon impossibles. Paris était isolé du reste du monde. Une seule voie restait libre, la voie aérienne, et on y recourut aussi souvent que possible. On sait que c'est ainsi que Gambetta quitta Paris dès le 8 octobre 1870. Le ballon qui le portait tomba près de Montdidier. Malheureusement le nombre d'aérostats à la disposition des assiégés était très limité et les aéronautes peu nombreux et inexpérimentés. Il arriva même parfois que des ballons furent portés par le vent jusqu'en pleine mer.

FAUT RIEN DÉRANGER

Le photographe.—Excusez-moi, monsieur, mais voilà dix minutes que vous êtes assis sur votre chapeau.

Le client (furieux).—Mais pourquoi, diable, ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

Le photographe.—C'était pour que vous ne perdiez pas votre physionomie agréable, monsieur.

DÉMENTIE PAR LES FAITS

Justine.—Madame, je voudrais quelques jours de repos, mes yeux sont fatigués, ma vue baisse.

La maîtresse.—Dites pas ça, vous avez toujours les yeux en l'air !

EMPÊCHEMENT SUPÉRIEUR

Mme Latourne.—Le premier homme qui m'a fait une déclaration d'amour m'a dit que si je ne l'épousais pas, il se tuerait devant mes yeux.

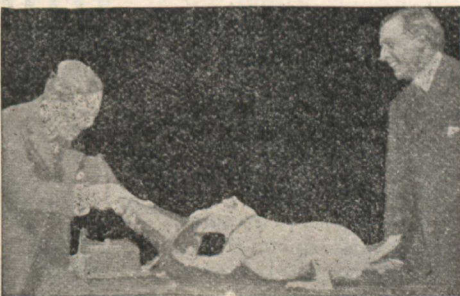
Mme Laflemme.—Cet homme devait être fou. Ne l'avez-vous pas fait surveiller ?

Mme Latourne.—Si, je l'ai épousé.

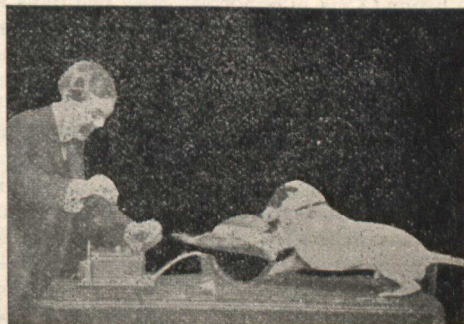
SUR LA MONTAGNE

—Dites-moi, guide, serai-je plus en sûreté à pied ou sur votre mulet ?

—Oh, sur le mulet, bien certainement, car vous pensez bien que je veille avec soin à ce qu'il ne lui arrive rien, je n'ai que celui-là !



VII
Il s'attaque à l'instrument mystificateur.



VIII
Sa déception.